



Avant-propos

Francis Rambert

Directeur de l'Institut français d'architecture

Revisiter les années 1950-1970, époque marquée par l'idéologie de la *tabula rasa*, invite à s'interroger sur la fabrique de la ville et sur la production d'un creuset français. Dans le paysage architectural des Trente Glorieuses, l'agence Badani et Roux-Dorlut a une couleur particulière. Discrète et néanmoins bien présente. L'époque n'était pas à la communication ni à l'exacerbation de l'ego, le travail ne manquait pas, la croissance était alors au rendez-vous. Villes nouvelles, industrialisation du bâtiment et « politique des modèles », transition urbanistique des ZUP aux ZAC, sans oublier les grandes heures du mandarinat... tel était le contexte dans lequel il s'agissait d'expérimenter. Sur les traces d'un Eugène Beaudouin pour Daniel Badani, et d'un Marcel Lods en ce qui concerne Pierre Roux-Dorlut. Si la radicalité n'était pas leur credo, la modernité, elle, était gravée dans leurs projets. Très actif, ce duo cité par Michel Ragon dans son *Histoire mondiale de l'architecture et de l'urbanisme modernes* partagera ses activités entre l'Afrique et la France. En Afrique, ils signeront des bâtiments publics importants, dont le Palais de Justice d'Abidjan, architecture bioclimatique mettant en œuvre le claustra, ou le palais du Grand Conseil de l'Afrique Occidentale Française à Dakar, avec son plan en croix. Dans l'Hexagone, Badani et Roux-Dorlut participeront à l'aventure des grands ensembles et créeront des morceaux de ville, de masse critique suffisante pour s'inscrire dans la catégorie des pièces urbaines. Ils réaliseront plus de 13 000 logements dont des quartiers entiers à Nice, à Villiers-le-Bel ou Boulogne-Billancourt.

Préfecture du Val-de-Marne,
Créteil, 1965-1971



Collège mixte,
Bagnols-sur-Cèze, 1958

Autant d'opérations réalisées dans des contextes différents. Toute cette aventure commencera à Montpellier en 1946, date à laquelle Badani et Roux-Dorlut fondent l'agence en duo. Ils ne se sépareront pas. Seule la mort de Pierre Roux-Dorlut, en 1995, viendra rompre une association fondée sur l'amitié et la complémentarité de caractères : le fonceur, et le rêveur. Leur discrétion ne les incitait pas à avoir une attitude militante, ils s'affirmaient autrement, s'attachant à inscrire la modernité dans un cadre de vie en totale mutation. Praticiens plutôt que théoriciens, Badani et Roux-Dorlut croyaient dur comme fer à la pensée conjointe et indissociable de l'architecture et de l'urbanisme. Pour eux, l'art de construire va de pair avec l'art de bâtir la ville. Constructeurs dans l'âme, ils aimeront à travailler avec des figures d'ingénieur comme Jean Prouvé, Nicolas Esquillan, ou Raymond Camus. Ils s'intéresseront à la préfabrication qui va marquer l'époque de la croissance en France dans le sillage de la Reconstruction. Leur première œuvre sera d'ailleurs la reconstruction du quai de la Consigne à Sète à la fin des années 1940, projet qu'ils réalisent tandis que, plus loin sur le littoral, d'autres architectes, dont Fernand Pouillon, opèrent sur le front du vieux port de Marseille. Il est intéressant de souligner que Badani et Roux-Dorlut auront une certaine attirance pour la pierre, notamment au début de leur travail. Faut-il pour autant voir une influence de Pouillon, ou bien sont-ils tout simplement en résonance avec cette attitude visant à ancrer les choses dans la culture locale ? La cité scolaire de la Dullague à Béziers se distingue par ses façades en pierre de taille où la géométrie et le rythme donnent des indices sur la maîtrise de l'ordonnancement et de la technique. « La structure est tout, la forme est tout, la matière est tout », écrit Pouillon dans *Les Pierres sauvages*, roman hommage aux bâtisseurs de l'abbaye du Thoronet. Le goût pour la matérialité empreinte de tradition n'empêcha pas notre duo de concevoir des murs-rideaux sur le même bâtiment. Ce projet Janus annonce clairement qu'ils peuvent se démarquer de cette ligne méditerranéenne. Ils le confirmeront notamment en affirmant une écriture très contemporaine dans l'œuvre urbaine de la Maison de l'agriculture à Montpellier ; le dessin d'un brise-soleil à l'échelle de ce projet à grande échelle de 40 000 mètres carrés donne lieu à un jeu très graphique de panneaux d'aluminium et de consoles de béton, à la manière d'une portée de musique. Sans se positionner comme des architectes plasticiens pour autant, Badani et Roux-Dorlut ne répugnaient pas à modeler la forme, sculptant quelques objets dans l'univers urbain, à Créteil comme à Boulogne-Billancourt, voire même à la Porte d'Ivry à Paris, projet pyramidal d'urbanisme de dalle qui ne verra jamais le jour. Les pyramides, c'est Andrault et Parat qui en feront leur affaire... Ainsi Badani et Roux-Dorlut vont-ils placer quelques balises importantes dans



Institut Universitaire de Technologie
(IUT), Clermont-Ferrand, 1970

l'océan de construction du Grand Paris. Tandis que Gérard Grandval plantera ses « Choux » habités à Créteil et que Jean Willerval inscrira sa pyramide inversée (l'usine Pernod) dans le même paysage, Badani et Roux-Dorlut signeront deux des équipements publics majeurs de la ville : la préfecture puis le Palais de Justice, chacun dans son vocabulaire. Si, face au lac de 10 hectares, la préfecture étire ses lignes dans un geste qui vient casser l'effet de barre, le palais, lui, se dresse comme pour rappeler que nul n'est censé ignorer la loi. Vingt ans avant la Grande Bibliothèque de Dominique Perrault à Tolbiac, cette architecture symbolique « à livre ouvert » joue de la monumentalité pour contribuer à façonner l'identité d'une ville nouvelle qui vaudra à son maire, le général Pierre Billotte, la médaille de l'urbanisme de l'Académie d'architecture. Dans l'ouest parisien, l'intervention de Badani et Roux-Dorlut ne se situe pas dans les quartiers chics en lisière de Roland-Garros, mais dans les quartiers industriels de Boulogne-Billancourt. Face à l'île-usine Seguin, du temps où la manufacture dessinée par Laprade tournait à plein, et à la frontière du « trapèze », autre immense emprise de Renault sur la commune, il s'agissait de créer l'entrée de la ville au sortir du pont de Sèvres. Dans cette vaste opération d'urbanisme qui croise deux grandes questions toujours d'actualité, la densité et la mixité, Paul Delouvrier verra dès 1967 l'une des entrées du Grand Paris. L'enjeu était

fixé de facto : la transformation de cette friche industrielle et hospitalière se devait de s'inscrire dans le laboratoire de l'architecture initié dans les années 1930 par Le Corbusier et Tony Garnier et bien réactivé par Fernand Pouillon dans les années 1960 avec le chef-d'œuvre du Point-du-Jour. À l'origine, la composition de Badani et Roux-Dorlut s'achevait, côté Seine, par un hôtel circulaire de 400 chambres (jamais construit). Dans la partie tertiaire, ils ont recours à la géométrie de l'hexagone pour composer un ensemble aussi sculptural que monumental. Ce bouquet de tours qui, frappé par l'obsolescence comme nombre de bâtiments de cette époque, a repris de la vigueur à la faveur d'une transformation par Dominique Perrault, qui aura su tirer parti de cette logique de « *cluster* » en le mettant dans une toute autre lumière, quarante ans après sa construction. Retourner la situation critique de l'urbanisme de dalle, tel était l'autre défi qui s'imposait à l'architecte reprenant la main derrière le duo. Toujours dans la grande dimension, soulignons le travail de Badani et Roux-Dorlut sur les infrastructures. À vingt ans d'écart, ils vont concevoir deux ouvrages d'art qui marqueront, pour l'un le paysage moderne d'une capitale africaine, pour l'autre un axe de mobilité au sortir de Paris. Soit deux viaducs lancés sur l'eau, l'un rectiligne au-dessus de la lagune pour conduire à Abidjan, l'autre tout en courbes pour s'inscrire à la sortie d'un méandre de la Seine, dans la topographie de la colline de Saint-Cloud. Jonction dans un cas, imbrication dans l'autre, mais du béton précontraint dans les deux cas.

Palais du Grand Conseil de l'AOF,
Dakar, entrée, 1954-1956





Palais du Grand Conseil de l'AOF,
Dakar, hall d'honneur, 1954-1956

Articulation de deux aires urbaines, le pont Houphouët-Boigny en Côte d'Ivoire est un ouvrage monumental venant remplacer un pont flottant. Son concept croise plusieurs types de mobilité : le train dans des caissons sous le tablier et, à l'air libre, l'auto, le cycle et le piéton. Installé, lui, dans la mono-fonctionnalité d'une infrastructure autoroutière, le viaduc de Saint-Cloud est à juger à l'aune du parcours de plus d'un kilomètre enchaînant un pont courbe sur la Seine et un viaduc surplombant la ville ; soit un franchissement et un survol - « flyover » diraient les anglo-saxons -, assurés par un même tablier trapézoïdal qui trace une ligne sans trop d'épaisseur dans le paysage. « Les ponts sont des mots étirés » dit le poète Julien Blaine, un complice de l'architecte Rudy Ricciotti qui, comme Badani et Roux-Dorlut, interviendra sur le site nucléaire de Cadarache, cinquante ans après. Cette approche globale de la question urbaine qui caractérise le travail de Badani et Roux-Dorlut les amènera évidemment à travailler sur l'espace public. Portés par la vague de l'urbanisme de dalle, ils développeront la ville en terrasses, avec toutes les sous-faces et autres tunnels que cela suppose. Et, lorsque Malraux lance, à la fin des années 60, une étude pour l'aménagement du jardin des Tuileries, ils répondent par un projet piétonnier, préconisant de supprimer l'essentiel du trafic automobile rue de Rivoli et de l'enterrer sous une longue « place dallée », à la manière de la place Saint-Marc à Venise. Ils marchaient alors sur les traces d'Edouard Utudjian, fondateur en 1933 du Gecus (Groupe d'études et de coordination de l'urbanisme souterrain), et se situaient dans le sillage de Paul Maymont qui, lui, venait d'imaginer installer la ville dans le lit de la Seine.

